

ALAIN BLOTTIÈRE

LE TOMBEAU
DE TOMMY

roman

nrf

GALLIMARD

à Hélène

Les trois enfants sont dans la pénombre, couchés dans leur lit, et les lueurs que laissent passer la porte et les volets clos ne permettent pas de distinguer leurs traits. Dans la chambre obscure, on entrevoit ces formes d'enfants couchés, on devine la caresse d'un rayon de réverbère dans les cheveux de Tommy, dix ans. Dans le deuxième lit, parallèle au sien, on aperçoit un corps plus frêle, celui de son frère Béla, quatre ans. Au bord d'un autre mur, un troisième lit où est couchée Marthe, six ans, leur sœur. Quelques gestes, quelques mouvements indiquent qu'ils ne dorment pas encore.

On entend de faibles sons, au-delà des murs dans l'appartement, des bribes de conversations en langues étrangères, parfois des rires, des bruits de couverts, sans doute des gens à table dans une autre pièce. Ils semblent des sons familiers, rassurants. Adoucis par les cloisons, ils doivent tous les soirs bercer les enfants jusqu'au sommeil.

Et soudain, une voix simulant celle d'un ogre, forte, grave et menaçante, celle que Tommy invente pour un dernier jeu avant la nuit, surgit dans cette ombre calme où l'on allait s'endormir :

— Je suis le mort-vivant... qui mange les enfants... et je vais manger... et je vais dévorer... MARTHE !

On voit alors la petite forme de fille en chemise de nuit sauter de son lit, ouvrir la porte et s'enfuir dans un couloir en hurlant :

— Maman ! Maman ! Tommy il me fait peur !

Tous les bruits du repas cessent brusquement. La porte de la chambre est maintenant ouverte et un flot de lumière venu du couloir illumine le visage de Tommy tourné vers elle, redressé dans son lit, vêtu d'un pyjama d'autrefois. Dans un grand silence, c'est un visage d'ange, les yeux éblouis par la lumière légèrement plissés, souriant comme un diable, aux cheveux blonds frisés.

On l'appelle « Tommy ». On l'appellera Tommy jusqu'à sa dernière heure, et beaucoup de ses compagnons ne connaîtront jamais son nom véritable : Thomas Elek. Ce soir-là, au printemps 1935, dans l'appartement du 15 de la rue Rollin entre la Contrescarpe et la rue Monge, il a dix ans. Béla, lui, vivra longtemps. Jusqu'à sa mort en 2003, on ne cessera de lui poser des questions sur son frère. Il appellera son fils Thomas. De Marthe, disparue en 1998, on sait qu'enfant elle fut souvent la victime des accès d'humeur de son grand frère et aussi d'une injustice : l'amour éperdu, démesuré parce que terrorisé, de leur mère, Hélène, pour Tommy, son aîné. Pourtant, elle aussi appellera son fils Thomas.

Cette scène, comme les suivantes à Dinard, compliquait tout. Mais j'y tenais absolument pour commencer le film. Dès le début, il fallait qu'on sache que Tommy avait quelque chose d'étrange en lui, qu'il ne s'était pas mis à tuer seulement par conviction. Sa mère, Hélène, dira plus tard qu'il n'était pas fait pour tuer, qu'il avait

toujours tué en faisant des *efforts horribles*. Sans doute avait-elle raison, de son point de vue de mère. Il n'empêche que très rares sont les individus qui, même au prix d'efforts horribles, même en temps de guerre, tuent de sang-froid d'autres hommes sans y être réellement contraints et sans être directement menacés. Il y faut une énergie particulière.

Je n'ai pas inventé la scène. Comme la plupart de celles du film, elle est absolument authentique. On peut la lire dans *La Mémoire d'Hélène*, les souvenirs que la mère de Tommy dicta pour l'éditeur François Maspero en 1974. J'ai seulement ajouté le sourire.

Nous avons dû trouver un enfant qui pouvait évoquer Gabriel — qui joue le Tommy résistant — en petit garçon. Mais ce fut encore plus difficile pour les séquences suivantes, celles de Dinard, car cette fois le garçon a quinze ans, donc en âge il est tout près de Tommy joué par Gabriel, et son rôle est plus développé.

Les bruits qu'on entend sont ceux d'un petit restaurant situé dans l'appartement même. Je ne le montre pas, ce restaurant, mais j'ai voulu les bruits car tel fut le fond sonore dans lequel Tommy a grandi. Hélène était restauratrice. Une femme indestructible, d'une obstination hors du commun. C'est elle, pas son mari, qui a décidé de quitter la Hongrie, en 1930, pour s'installer en France. Juifs et communistes, ils n'ont pas fui la dictature, l'antisémitisme ni la misère. Non, Hélène a décidé de partir parce qu'elle ne pouvait payer à Tommy les frais de scolarité du lycée français de Budapest. Elle voulait qu'il ait une culture française. Rien d'autre. Communiste, mais avec quelque chose d'aristocratique, de snob, d'orgueilleux, le sentiment d'une supériorité. Elle a légué

tout cela à Tommy. Elle a tout quitté pour qu'il récite La Fontaine sans une once d'accent. En France, elle a fait des métiers abracadabrants pour nourrir ses enfants. Vendeuse à domicile de saucissons hongrois, femme de ménage, blanchisseuse. Avant de reprendre le Fer à Cheval rue de la Montagne-Sainte-Genève, elle avait déjà établi un petit restaurant sans nom dans deux pièces de l'appartement de la rue Rollin. Le bouche-à-oreille y attirait des étudiants étrangers, des réfugiés politiques, des Hongrois de passage... Son mari l'aidait. Il parlait six langues, mais sa vie, je crois, s'est résumée à cela : aider sa femme. Au début, en France, il donnait des cours de langues, faisait quelques traductions. Il s'appelait Sandor en Hongrie, Alexandre en France. Hélène l'appelait Elek. Ils ont habité la rue Rollin de 1934 à 1937. C'est une ruelle étroite, bordée de pauvres petits immeubles — dont le 15 avec ses quatre étages en comptant les mansardes — qui s'achève par un escalier dévalant sur la rue Monge. Une rue trop étroite pour les voitures, où les enfants pouvaient jouer longtemps sans qu'Hélène ne s'inquiète. Une rue très ancienne, où trois siècles plus tôt Descartes habitait lorsqu'il séjournait à Paris, à la fin de sa vie. Depuis 1932, y habitait aussi Benjamin Fondane, né Benjamin Wechsler en Roumanie, immigré en France en 1922. Douze ans plus tard, il était déjà une figure intellectuelle importante à Paris. Il devait croiser souvent les petits Hongrois, entendre Hélène les appeler de la fenêtre avec son fort accent, se dire qu'ils étaient sûrement juifs, comme lui, et que leur avenir ne serait pas forcément rose. Si du moins il pressentait quelque chose, lui que la police française viendrait chercher à son domicile, dans cette même rue Rollin, en

mars 1944, pour le livrer aux Allemands. Il est mort à Auschwitz. Tommy a eu plus de chance.

Le petit garçon a grandi, mais c'est lui, treize ou quatorze ans, le même visage d'ange aux yeux éblouis en pleine lumière, cette fois c'est le soleil, aux cheveux blonds ce jour-là mouillés. Il fixe quelque chose, on ne sait encore quoi. On entend des bruits d'eau, la mer, et des cris d'enfants qui jouent. Le plan s'élargit et l'on découvre Tommy dans l'eau, avec à ses côtés une bande d'enfants déchaînés s'amusant dans les vagues. Il se retourne vers eux :

— Les Allemands ! Regardez ! Ils sont sur la digue ! Ils sont à Dinard !

Les enfants cessent leurs jeux et s'élancent vers le rivage. Tommy, lui, ne bouge pas. On le voit de dos, qui regarde les enfants s'éloigner, traverser la plage en courant, s'approcher des half-tracks gris marqués de la croix de la Wehrmacht. Dans le plan suivant, il marche sur la digue, en maillot de bain d'autrefois, un sac sur l'épaule, appelle son frère Béla, dix ans, et sa sœur Marthe, douze ans, en passant sans s'arrêter devant l'at-troupement de baigneurs qui s'est formé autour des half-tracks. Les deux enfants le suivent et tous les trois quittent la digue, flânent dans les rues ensoleillées bordées de villas à l'anglaise, se rhabillent un peu tout en marchant, s'arrêtent, après avoir compté leur argent, dans une boulangerie, pour acheter des cornets de glace, entrent, enfin, dans une villa : « Pension, restaurant ».

Les enfants traversent une grande pièce lumineuse où sèchent des grands draps blancs suspendus à des cordes à linge. Derrière une rangée de ces draps, on voit en ombre chinoise la silhouette de Béla courir et on l'entend crier :

— Maman ! Maman ! Les Allemands !

Les enfants sont entrés dans la cuisine et entourent une femme brune aux cheveux relevés, quarante ans, vêtue d'une robe informe et d'un tablier de cuisine, occupée à ses fourneaux.

— Je sais, dit-elle avec un fort accent, les Allemands sont à Dinard. Ils sont même ici, dans la salle à manger, et je leur fais du lapin à la moutarde.

— Ici ! s'exclame Tommy. Tu leur as parlé ? Ils sont comment ?

— Comme tous les emmerdeurs, Tommy : bruyants, insolents, et ils puent. On dirait qu'ils ne se sont pas lavés depuis Berlin. Et furieux parce qu'on leur a déjà tiré dessus, ils ont eu un mort ce matin, dans la cour de l'école où ils sont installés. Quelqu'un a tiré de la rue dans la cour.

Tommy écoute à peine. Il respire les parfums qui s'élèvent de la casserole, y plonge un couvert et goûte la sauce :

— Il n'y a pas assez de moutarde...

— Il y a bien assez de moutarde pour ces emmerdeurs, répond sa mère.

Béla a entrouvert la porte qui sépare la cuisine de la salle à manger. On aperçoit une table entourée d'officiers allemands en uniforme, assez débraillés.

— Emmerdeurs..., dit Béla à voix basse.

— Ferme cette porte ! lui ordonne sa mère. Les enfants, j'ai du travail, allez vous habiller.

Les petits disparaissent, mais Tommy est resté. On le voit encore de dos. Il est contre sa mère, dont il enlace la taille, la tête penchée sur son épaule.

— Je peux cracher dans le lapin ?

— Non, tu ne peux pas. Je les ai laissés entrer, alors je les servirai comme tout le monde. Le jour où je voudrais leur cracher dessus, je ne les laisserai pas entrer.